

—Encore dix degrés, ajouta André Vasling, et le mercure gèlera !

Un morne silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, Penellau essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation. Il fallait, d'ailleurs, donner une issue à la fumée, que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur de la hutte. Le marin ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige résistante. Penellau prit son bâton ferré et parvint à l'enfoncer dans cette masse compacte ; mais la terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur !

—Cornbute ! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige !

—Que dis-tu ? s'écria Jean Cornbute.

—Je dis que la neige s'est amoncelée autour de nous et sur nous, que nous sommes ensevelis vivants !

—Essayons de repousser cette masse de neige, répondit le capitaine.

Les deux amis s'arcbutèrent contre l'obstacle qui obstruait la porte, mais il ne purent le déplacer. La neige formait un glaçon qui avait plus de cinq pieds d'épaisseur et ne laissait qu'un avec la maison.

Jean Cornbute ne put retenir un cri, qui réveilla Misonne et André Vasling. Un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent.

En ce moment, une fumée plus épaisse que jamais s'éleva à l'intérieur, car elle ne pouvant trouver aucune issue.

—Malédiction ! s'écria Misonne. Le tuyau du poêle est bouché par la glace !

Penellau reprit son bâton et démontra le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe ; puis il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace !

Il ne fallait plus attendre qu'une fin affreuse, précédée d'une agonie terrible ! La fumée, s'introduisant dans la gorge des malheureux, y causait une douleur insoutenable, et l'air même ne devait pas tarder à leur manquer !

(A continuer.)

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Histoire racontée par un maître d'Ecole.

Dans le cours de l'année 1814, nos princes rentrèrent en Piémont. Bientôt après, l'on vit aussi revenir les quelques soldats qui avaient survécu aux désastres de l'armée française, et l'on apprit d'eux les dernières particularités concernant Toniotto. Pendant la terrible retraite, il avait été du petit nombre de ceux dont le courage intrépide ne s'était pas laissé ébranler. Lorsque le froid déceimait l'armée, il disait, lui, qu'il portait sur son cœur deux choses qui l'auraient maintenu brûlant sous toutes les glaces de la Russie. Ses anciens camarades ne savaient pas au juste s'il avait été fait officier ; mais c'était toujours lui qui marchait à la tête de la compagnie, et c'était lui, notamment, qui la commandait au passage du terrible pont, qu'il avait franchi l'un des premiers. Une fois sur l'autre rive, il s'était précipité comme un lion sur les ennemis ; mais dans cette attaque, il avait été frappé d'une balle au cœur, et était tombé sans vie.

—Pauvre Toniotto ! ajoutaient-ils ; il était l'enfant chéri du régiment et l'honneur de l'armée piémontaise !

—Pauvre Mari ! disais-je, moi, il est moins à plaindre que toi ! Et pourtant je ne connaissais pas toutes ses peines.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de Toniotto, lorsque je remarquai tout à coup que le triste mais douce figure de Mari prenait une expression inquiète qui semblait se communiquer à toutes ses actions. J'eus alors de plus fréquents entretiens avec elle, dans l'espoir de provoquer ses confidences, si elle avait à m'en faire ; mais je m'abstenais de la questionner, et elle, de son côté, s'abstenait de m'en fournir l'occasion. Un jour, pourtant, que je la rencontrai et que nous marchions ensemble, frappé plus que jamais de sa physionomie agitée, je ne puis m'empêcher de m'écrier après un long silence :

—Pauvre Marie !

A ces mots, elle éclata en sanglots, et peu s'en fallut, je crois, qu'elle ne se jetât dans mes bras ; puis, se couvrant le visage de ces deux mains :

—O mon bon maître, me dit-elle en continuant de sangloter, ils veulent me marier !

Une telle pensée, je l'avoue, ne m'était jamais venue à l'esprit, pas plus que s'il s'était agi d'un crime ou d'une impossibilité. Ces quelques paroles furent comme une lumière qui me découvrit un pays nouveau, et je vis tout de suite comment ce projet de mariage avait pu naître et quelle en serait la solution. Aussi ne trouvai-je sous mes lèvres que ces mots :

—Pauvre Marie !

Peu d'instant après, je m'arrêtai et je fis asseoir près de moi la jeune fille. J'attendis que son agitation fût un peu calmée :

—Eh bien, lui dis-je alors tu te marieras, pauvre Marie ! Puisque c'est le désir de ton vieux père et de ta malheureuse mère, qui ont besoin d'un soutien pour leurs derniers jours, tu céderas à leurs prières. C'est pour eux, c'est pour leur conserver leur fille, que tu n'es pas morte, et ce sacrifice était le plus grand que tu pusses accomplir. Tu ne voudras pas aujourd'hui que les fruits en soient perdus par ton refus d'accepter cette épreuve. Vertueuse Marie, bonne Marie, sainte et forte jeune fille, tu rempliras jusqu'au bout ton devoir sur cette terre, et lorsque ta dette entière sera acquittée, c'est sur les bras entrelacés de ton père, de ta mère, de tes frères et de ton mari lui-même, que tu seras transportée près de celui que tu aimes, dans ce séjour où tous les amours se confondent dans un seul, immense et universel amour... O Marie ! ce ne sont pas là des paroles vaines et vides de sens : c'est Dieu lui-même qui a dit que nous sommes ici-bas pour souffrir, et l'enfant chéri de notre Père céleste est celui-là même qui puise dans la douleur et dans la souffrance comme une force nouvelle pour accomplir son devoir.

Je lui parlai ainsi, en m'interrompant souvent, et en pressant dans mes mains la main de la jeune fille, qui tenait ses yeux levés vers le ciel, tandis que son visage reprenait la saine expression d'autrefois. Elle me dit enfin :

—Je savais bien que les choses finiraient ainsi, et que vous, comme les autres, vous seriez de cet avis.

Nous nous levâmes et nous poursuivîmes notre chemin sans échanger une parole.

Le père et la mère de Marie étaient, eux aussi, bien malheureux, Pauvres déjà, ils sentaient chaque jour la misère s'appesantir d'avantage sur leur vieillesse, incapables qu'ils étaient de travailler à la journée, ou de cultiver le petit enclos de terre entourait leur maison. En vain Marie redoublait-elle d'efforts et de fatigue pour épargner les privations et les souffrances, la faible enfant succombait à la tâche.

Je ne sais comment il se fait que la pensée de cette situation ne s'était jamais encore présentée à mon esprit ; je me trouvai coupable, et j'aurais alors partagé de grand cœur mon pain avec la pauvre famille, pour rendre à Marie sa liberté. Mais je pouvais mourir, et Dieu sait comme je me repensais dans ce moment de n'avoir jamais su faire quelques économies, et mettre en réserve une partie de mon casuel, comme prêtre, et de mon petit traitement, comme maître d'école. Mais plus j'y pensai, plus je compris que mon intervention n'offrait pas une